

ROMAIN
BERTRAND

LE DÉTAIL DU MONDE

L'art perdu de la description
de la nature

L'UNIVERS **UH** HISTORIQUE
SEUIL



LE DÉTAIL
DU MONDE

Du même auteur

Indonésie, la démocratie invisible
Violence, magie et politique à Java
Karthala, 2002

La Tradition parfaite
État colonial, noblesse et nationalisme
à Java (XVII^e-XX^e siècle)
Karthala, 2005

Mémoires d'empire
La controverse autour du "fait colonial"
Éditions du Croquant, 2006

L'Histoire à parts égales
Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)
Seuil, 2011, 2014

Le Long Remords de la Conquête
Manille-Mexico-Madrid :
l'affaire Diego de Ávila (1577-1580)
Seuil, 2015

Cultures d'empire
Échanges et affrontements culturels en situation coloniale
avec *Hélène Blais et Emmanuelle Sibeud (dir.)*
Karthala, 2015

Colonisation : une autre histoire
La Documentation française, 2016

ROMAIN BERTRAND

LE DÉTAIL DU MONDE

L'art perdu de la description de la nature

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE
fondée par Jacques Julliard et Michel Winock
et dirigée par Patrick Boucheron.

ISBN 978-2-02-142144-6

© Éditions du Seuil, mars 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Louison

Notre tâche la plus importante, pour le moment,
est de bâtir des châteaux en Espagne.

Lewis Mumford,
The Story of Utopias (1922)

Prologue

L'entaille du monde

La roche appelle l'entame,
Et la terre le sillon ;
Tout serait impraticable, sans nul répit ;
Mais ce qu'il fait, lui, le fleuve,
On ne sait.

Friedrich Hölderlin, « L'Ister » (1843)

J'étais cet enfant cruel et joyeux, qui pourchassait les lézards dans la rocaille brûlante, débusquait les truitelles sous les pierres plates des torrents, encageait grillons et sauterelles, froissait toutes choses entre ses doigts impatients.

J'étais cet adolescent gauche, embarrassé de lui-même, qui quêtait le compliment de son père et pour cela s'évertuait à abattre perdreaux et faisans au débouché des haies, lièvres au sortir des chaumes, sangliers et chevreuils dans la paix matinale des sous-bois.

Je suis devenu – par mégarde – cet adulte inattentif au monde, portant sur les choses un regard distrait et distant. Puis j'ai appris comme tout un chacun, un matin qui était loin d'être beau, la disparition des abeilles et des papillons, et qu'il n'était plus de martres ni d'alouettes. Quelque chose

en moi, le petit garçon d'autrefois peut-être, s'est mis alors à sangloter : apeuré, oui, honteux aussi.

Il y a près de deux ans, comme l'une de mes enquêtes m'avait mené en pays de mangroves, sur la côte nord-est de l'île de Bornéo, à mi-chemin des lagons où le corail se meurt et de la forêt tropicale qu'effiloquent les plantations de palmiers à huile, je contemplai un univers à l'agonie, un monde à claire-voie dont les surfaces s'étiolaient, de toutes parts livrées aux outrages de l'entaille. Sols perforés, collines tailladées, écorces balafrees – et jusqu'au tégument marin couvert de cicatrices, maculé de sillons gras, de la glaire chimique des grands mollusques mécaniques qui rampent sur les océans, absurdement chargés de babioles lumineuses.

Et puisqu'il me fallait *planter le décor* de l'histoire que je m'apprêtais à raconter, je me mis à observer, dans le détail de leurs troncs émaciés et de leurs ramées tourmentées, les grands êtres ligneux qui faisaient front. Comme le pèlerin que la vue d'une source rappelle à sa soif, j'éprouvai soudain mon incapacité à décrire au plus près de leur texture, au plus juste de leurs teintes, les frondaisons ajourées. Moi qui avais disserté sur tant de palais jusque dans le détail de leur bossage, la verdure me laissait sans voix. Comment camper en une phrase le galbe d'une palme, l'échancrure d'un branchage ? De quelle façon, mot à mot, rester dans le ton d'un buisson ? Le peintre sait bien, lui, qu'une feuille n'est jamais seulement verte, qui use de jaune et de blanc pour rendre l'éclat de la lumière qui s'y prélassent.

Car les mots nous manquent pour dire le plus banal des paysages. Vite à court de phrases, nous sommes incapables de faire le portrait d'une orée. Un pré, déjà, nous met à la peine, que grêlent l'aigremoine, le cirse et l'ancolie. Il n'en a pourtant pas toujours été ainsi. Au temps de Goethe et de

Humboldt, le rêve d'une « histoire naturelle » attentive à tous les êtres, sans restriction ni distinction aucune, s'autorisait des forces combinées de la science et de la littérature pour élever la « peinture de paysage » au rang d'un savoir crucial. La galaxie et le lichen, l'homme et le papillon voisinaient alors paisiblement dans un même récit. Aucune créature, aucun phénomène ne possédait sur les autres d'ascendant narratif. Comme les splendeurs les cruautés se valaient. Équitablement audibles, les douleurs appelaient d'unanimes compassions. Ce n'est pas que l'homme comptait peu : c'est que tout comptait infiniment.

Mais à rebours de l'antique savoir des surfaces, pour qui la raison tenait dans un regard, contre la connaissance par assonances, qui se contentait d'effleurer les êtres pour recueillir sur leurs ailes et leurs pétales les lois de leur présence, ont œuvré ceux qui voulaient à tout prix *être profonds*, ceux qui désiraient *aller au fond des choses*, quitte pour cela à les éviscérer. Le parti de l'entaille l'a peu à peu emporté sur l'art du détail, et avec lui la loi des ensembles, qui conduit souvent à ne plus penser que par cheptels. Le temps n'est plus – mais la tendresse a ses saisons – où d'aucuns faisaient promesse et profession de croquer le monde au cas par cas, s'efforçant de saisir les choses dans l'éclat de leur apparition, ourlées de la dentelle de l'instant, à jamais *singulièrement* belles.

L'un de ces grands portraitistes de la nature avait posé son chevalet à Bornéo même, à deux pas – quelques centaines de kilomètres – de l'endroit où je me tenais. À écouter Alfred Russel Wallace faire récit de la jungle en chacune de ses aspérités, sans omettre aucune des existences qui la trament, on s'aperçoit que mille mots nous font défaut pour dire nos forêts, et surtout que si nous ne savons plus aimer les êtres naturels, c'est que nous ne savons plus les nommer. Le syrphé,

LE DÉTAIL DU MONDE

la prêle, le chabot nous sont devenus étrangers. Effrayé déjà par les villes sans verdure, Jean Tardieu écrivait en 1951, au temps où il y avait encore des hannetons, des machaons et des bouvreuils :

Mais je veux avouer, je veux être présent
Je nomme les objets dont je suis l'habitant
Ne me refusez pas ma place dans le temps.
Car si je me connais je sais ce qui me passe
Si je vois ma prison je possède ma vie
Si j'entends ma douleur je tiens ma vérité.

À chacun son métier : j'ai suivi le conseil du poète, mais à la manière de l'historien, et me suis mis en quête de cette langue perdue – moins d'ailleurs pour la recouvrer que pour renseigner la chronique de son oubli.

La traque m'a mené plus loin, mais aussi plus près que je ne m'y attendais – de la Prusse du XVIII^e siècle à la France des années 1930, de Goethe à Francis Ponge, des fjords du Spitzberg aux palus du pays picard. Car bien que brisé par le divorce de l'art et de la science, puis réduit en miettes par les chamailleries de leurs rejetons, le rêve de la description juste et joyeuse du monde n'a jamais pris fin. Hantant les naturalistes, les poètes et quelques philosophes, il a perduré jusque dans les premières décennies du XX^e siècle – amenant alors certains à tenter, pour la dernière fois peut-être, de faire le portrait du monde en ses surfaces

CHAPITRE I

La vie rêvée des coléoptères

Et vous, allez ! Le monde est ouvert devant vous,
Vaste est la terre, grand et sublime le ciel ;
Observez, étudiez, rassemblez les détails ;
Que la nature en vous balbutie son mystère.

J. W. von Goethe, *Élégie de Marienbad* (1827)

Les grands naturalistes du XIX^e siècle – celles et ceux qui se vouent à dresser l'inventaire du monde – débutent ordinairement dans leur entreprise par le plus petit : la fleur, l'insecte, l'éclat d'améthyste, le moustique pris dans l'ambre. À bien y réfléchir, la chose va de soi : les vocations s'éveillent à l'enfance ou au sortir de l'adolescence, à des âges où la modestie des moyens commande l'intérêt pour le minuscule. La botanique et l'entomologie ne requièrent rien d'autre que des matériaux de fortune : pincés, loupe, papier buvard, filet à papillons, épingles, deux planchettes de bois tendre en guise d'étaioir. Mais il y a autre chose encore. Ceux qui font carrière dans les « sciences naturelles » sont fréquemment des autodidactes. Ils ne pénètrent pas dans la maison des savoirs par la grande porte des systèmes, mais par l'entrée de service où se pressent les phénomènes. Leur art consiste à assembler des fragments épars de connaissance

au moyen de charnières de leur invention : leur pensée n'est qu'éclisses.

Alfred Russel Wallace n'était assurément pas destiné à devenir le grand savant dont la légende encombre le souvenir. Fils d'un rentier gallois ruiné par une série d'investissements hasardeux, il est tour à tour apprenti-menuisier, arpenteur, architecte et professeur de dessin. Ironie du sort : bien qu'il ne brille pas par son amour de la religion, Alfred doit de gagner sa vie à la loi sur les dîmes de 1836, laquelle en rend obligatoire le paiement en numéraire – et non plus en nature. Pour ne pas perdre au change, toutes les paroisses d'Angleterre doivent procéder à l'arpentage des terres de leurs contribuables. Des années durant, Alfred et son frère William sillonnent le pays pour mesurer pâtures et labours sous la férule de pasteurs grincheux.

Entrecoupées de haltes aux abords des pierriers, les longues marches à travers la lande sont propices à la contemplation des êtres naturels. Tandis que William s'éprend des reptiles, traquant lézards et orvets de muret en muret, Alfred se passionne pour les fleurs sauvages. Passant outre le conseil de sa mère, qui l'invite à la parcimonie, il achète à prix d'or les *Éléments de botanique* de John Lindley (1841). Quoique richement illustré de croquis à la pointe sèche de bulbes, de cosses et de bourgeons, l'ouvrage le déçoit. Car si Lindley excelle à décrire les plantes communes, il ne détaille aucune des espèces endémiques du pays de Galles. La Lloydie tardive, la drave faux Aïzoon, l'alisier de Ley et l'épervière de la vallée de la Tawe ne figurent sur aucune planche. Pire : rien n'est dit des sols sur lesquels évoluent les végétaux – ce qui rend leur cueillette tout aussi hasardeuse que leur identification. Alfred s'attendait

à une exégèse épique de la nature : il n'a droit qu'à sa paresseuse paraphrase.

Dans le même temps, son goût de l'exactitude topographique s'affirme, qui va bien au-delà de ce qu'exige un simple repérage cadastral. Cherchant à localiser sur les relevés existants la Venelle de Senni – un modeste ruisseau du Powyshire –, il découvre, consterné, que « de nombreux méandres y ont été insérés de façon aléatoire, comme si la chose n'avait aucune importance ». Alors que la chose n'a, de fait, strictement aucune importance, il se met aussitôt à en corriger le tracé au mètre près, courbe après courbe. Le détail maniaque de ses esquisses l'atteste : il ne peut souffrir qu'une carte déroge au territoire, fût-ce de quelques talus. Qu'il soit question de plantes ou de rivières, tout en lui se refuse à ce que les mots manquent au monde.

L'histoire – la légende, donc – veut que ce soit au sortir de cette période de pérégrinations, après qu'il a endossé la blouse du maître à la Collegiate School de Leicester, que Wallace se soit pris de passion pour les créatures lilliputiennes des sous-bois. La rencontre décisive est celle, à la librairie municipale, d'Henry Walter Bates. Fils d'artisan destiné à reprendre la boutique familiale, ce dernier travaille comme apprenti chez un bonnetier. Féru de sciences, il suit néanmoins les cours du soir de l'Institut de mécanique – haut-lieu d'éducation populaire de l'Angleterre victorienne. Abonné à *The Zoologist*, lancé en 1843 par le botaniste amateur Alfred Newman, Bates nourrit une passion pour les choses de la nature. Il s'est constitué sur son temps libre une remarquable collection de plusieurs centaines de coléoptères. Wallace s'en émerveille : il acquiert aussitôt, en sus d'un nécessaire de collecte, un exemplaire à prix coûtant du *Manuel des coléoptères britanniques* de James Stephens (1839) – le guide des

variétés qui fait alors autorité et auquel a contribué, quelques années auparavant, un étudiant du nom de Charles Darwin.

Les carabidés sont le grand amour de jeunesse de Darwin, que son père destine à la carrière cléricale. À Cambridge, durant ses années d'études au Collège du Christ, de 1828 à 1831, il accomplit avec son cousin William Darwin Fox, qui l'initie aux arcanes de l'entomologie, des expéditions de collecte le long des berges de la Cam et aux abords du Fossé de Jésus. Sa cible de prédilection est alors la Panagée-crucifix (*Panagaeus cruxmajor*) – un bel insecte bicolore, rare et nocturne. Ainsi se souvient-il qu'en ayant aperçu une alors qu'il avait les mains déjà pleines de scarabées quelconques, il plaça entre ses dents, pour pouvoir s'en saisir, un coléoptère bombardier : celui-ci projeta aussitôt sur sa langue un jet d'acide brûlant qui le fit hurler de douleur – et lâcher toutes ses prises. Dans une édition de juin 1829 des *Illustrations of British Entomology*, publiées par James Stephens, mention est faite de la capture par Darwin, aux environs de Cambridge, de treize espèces de scarabées et d'un *Plecta graphiphora* – un papillon de nuit aux ailes marbrées de bruns. La chose le porte aux nues : « Aucun poète n'a jamais ressenti pareil délice à la vue de son premier poème publié. » Même après s'être ébahi devant les poissons-hérissos de la baie de Bahia et les albatros des Galápagos, Darwin continue à éprouver une passion compulsive pour les coléoptères : « Chaque fois que j'entends parler de la capture d'espèces rares de scarabées, je me sens comme un vieux cheval de guerre au son du clairon. » Cette image martiale dit bien les affinités de la collecte et de la chasse – dont Darwin est par ailleurs, au sortir de l'adolescence, un adepte enthousiaste :

Dans les derniers temps de ma vie d'étudiant, je me mis à aimer passionnément la chasse. Je ne crois pas que quiconque ait fait montre de plus de zèle pour une cause sainte que moi pour la chasse aux oiseaux. Je me rappelle très bien du jour où j'ai tué ma première bécassine : mon excitation était telle que je ne parvenais pas à recharger mon fusil tant mes mains tremblaient. Cette passion dura longtemps, et je devins un excellent tireur. [...] Les automnes étaient consacrés à la chasse, surtout chez M. Owen, à Woodhouse, et chez mon oncle Jos, à Maer. Mon enthousiasme était si intense, que j'avais l'habitude de placer mes bottes de chasse grandes ouvertes au pied de mon lit de manière à ne pas perdre une seule seconde à les enfiler au petit matin. [...] Je tenais le compte de tous les oiseaux que je tuais au fil de la saison. [Pour chaque volatile abattu] je faisais un nœud le long d'une ficelle attachée à l'un des boutons de ma veste.

Darwin et Wallace ont presque une génération d'écart : le premier est né en 1809, le second en 1823. Surtout, Darwin appartient à la grande bourgeoisie industrielle et intellectuelle. Son grand-père paternel, Erasmus Darwin, était un médecin et botaniste réputé, tandis que son grand-père maternel, Josiah Wedgwood, avait fait fortune dans le camée et la céramique. Tandis que Charles passe de la belle demeure de Mount House aux chambres douillettes du Collège du Christ, où s'affairent valets et servantes, Alfred, qui apprend à manier le rabot puis le compas d'arpentage, quitte l'inconfort de l'établi pour celui des granges du Derbyshire. À l'époque où Wallace capture ses premières cétoines dans la forêt de Charnwood en compagnie de Bates, Darwin s'est déjà rendu célèbre par le récit du tour du monde qu'il a accompli, de 1831 à 1836, à bord du *Beagle*. Certaines pages du *Voyage of the Beagle* (1839) sont d'ailleurs devenues l'Évangile du petit monde des lépidoptéristes : celles

qui évoquent ce soir de décembre 1833 où, au large des côtes de l'Argentine, il se mit à « neiger des papillons ».

Un soir, alors que nous croisions à environ dix miles de la baie de San Blas, nous vîmes des bandes ou des troupeaux de papillons, en multitude infinie, s'étendant aussi loin que la vue pouvait porter. Même à l'aide du télescope, il était impossible de découvrir un seul recoin des cieux dénué de papillons. Les matelots s'écrièrent qu'il « neigeait des papillons », et c'était bien là, en effet, l'aspect que présentait le ciel. Plus d'une espèce était représentée, mais la majeure partie appartenait à une variété très semblable, mais non pas identique, à la variété anglaise commune de *Colias edusa* [le Souci]. Quelques phalènes et des hyménoptères accompagnaient ces papillons, et un beau *Calosoma* chuta à bord de notre vaisseau. On connaît d'autres cas où ce scarabée a été capturé très loin en pleine mer, et ceci est d'autant plus remarquable que la majorité des carabidés se servent rarement de leurs ailes.

La journée avait été calme et belle, tout comme celle de la veille, et le vent était léger et soufflait dans toutes les directions. On ne peut donc supposer que ces insectes avaient été emportés de terre par le vent, par suite de quoi il faut bien admettre qu'ils avaient pris volontairement leur envol. Les grands bancs de *Colias* paraissent, de prime abord, offrir un cas similaire à celui, bien documenté, des migrations de *Vanessa cardui* [les Belles-dames], mais la présence à leurs côtés d'autres insectes rend leur cas distinct, et bien moins aisément intelligible. Avant que le soleil ne se couchât, une forte brise se leva au nord, et ceci fit très probablement périr des dizaines de milliers de papillons et d'autres insectes.

Une nuée d'ailes diaphanes enveloppant, au soir tombant, un trois-mâts de la hune à la coque : quel lépidoptériste ne

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2019. N°142141 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE